

LYCEE SUZANNE VALADON

Discours d'ouverture

Journée de la Déportation – 6 avril 2017

A l'occasion de cette journée du souvenir des victimes de la déportation, je tiens à remercier tous ceux qui nous ont fait l'honneur de leur présence, dans ce lieu hautement symbolique de notre établissement, à proximité de la salle inaugurée par Thérèse Menot, et qui porte désormais son nom. Elle qui nous rappela ce jour d'avril 2005 et fit témoignage, aux jeunes qui s'y trouvaient, des temps terribles que furent ceux de la déportation dans notre pays et dans toute l'Europe.

Il y a 72 ans prenait fin la seconde guerre mondiale et avec elle l'horreur des camps et de la déportation. Ce que certains ont désigné comme l'expérience de l'innommable n'a cessé depuis de chercher désespérément les mots et les formes pour le dire. Des écrivains comme Primo Lévi, des poètes comme Paul Celan, des plasticiens comme Anselm Kiefer, des cinéastes aussi comme Claude Lanzmann ont tenté, avec la force du désespoir, de traduire l'horreur, d'en faire un objet que l'on puisse arracher hors de soi, comme pour mieux l'exorciser, pour tenir cette horreur à distance, qu'elle ne soit plus seulement ce cri déchirant des anonymes dans les wagons de la mort, mais une parole identifiable, même bégayante, comme fut celle de Celan ; même déstructurée, comme pour mieux dire l'impossibilité désormais de revenir en arrière, cet arrière triomphant que fut la confiance aveugle de l'Occident dans les puissances de la rationalité. Jamais événement dans l'histoire de l'humanité occidentale ne fut l'occasion d'un tel bouleversement dans nos façons de penser la culture, l'art, le droit, la politique et jusqu'à la science. C'est l'Homme avec un grand H, qui était alors sommé d'en répondre et de plonger au

tréfonds de ses propres abîmes, pour explorer dans sa chair, et non plus simplement dans la clarté des idées, la question du mal radical.

72 ans ont passé et nous en sommes toujours à mesurer l'onde de choc, sur notre humanité, de la déportation, de ces « voyages au bout de la nuit » qui avaient pour destinations Auschwitz-Birkenau, Buchenwald, Terezin, Ravensbrück et d'autres aussi tristement célèbres.

72 ans, que des rescapés témoignent inlassablement avec leurs mots, avec leurs souvenirs, avec aussi ce même élan pour l'espérance et pour la paix. Depuis 72 ans, les déportés et victimes du nazisme rappellent en somme l'humanité à ses devoirs : le devoir de mémoire qui nous fait plonger nos racines dans ce passé douloureux, le devoir d'engagement qui nous enjoint à nous projeter dans la construction d'un avenir meilleur pour nos enfants, le devoir de solidarité enfin par lequel nous devons resserrer les liens qui nous unissent entre citoyens français et européens.

Les rescapés de la déportation nous mettent en garde, nous les tard-venus, sur nos fragilités et nos faiblesses. Ils ne cessent de nous alerter des risques que nous encourrions, s'il nous arrivait de perdre la mémoire des faits. Voilà l'importance des témoignages, tant qu'il y aura des témoins, et du travail de mémoire de ces témoins.

Car, parler de la déportation, c'est parler des déportés eux-mêmes, de ces hommes et de ces femmes qui, pour des raisons différentes, ont eu à traverser l'expérience de l'inhumain. Ces raisons étaient de deux sortes : il y avait les déportés politiques, ceux dont l'uniforme était marqué des deux lettres « NN » (Nacht und Nebel – Nuit et Brouillard), dont la mort, par épuisement sous les coups, était inéluctable et que l'on soumettait à la torture de l'isolement le plus complet. Ce statut « Nuit et Brouillard » fut créé en 1941, quand l'occupant nazi voulut porter un coup fatal à la résistance française. Ceux-là n'eurent même pas le privilège d'être fusillés et se virent mourir lentement dans l'absence totale de dignité.

Mais on ne déportait pas que pour les idées : il n'y avait pas que des communistes, des résistants ou des défenseurs de la démocratie dans les camps, il y avait aussi ceux qui étaient simplement là pour ce qu'ils étaient et non pour ce qu'ils avaient fait : étoiles jaunes pour les juifs, triangles roses pour

les homosexuels, triangles noirs pour les indésirables et les inadaptés (africains, tziganes ou handicapés mentaux). Ceux-là étaient utilisés comme des esclaves ou comme les cobayes d'expériences scientifiques : chambres à gaz, mais aussi salles de torture.

Cette mémoire de la déportation, il nous faut inlassablement la rappeler : rappeler ce qu'a été le calvaire de ces centaines de milliers d'êtres humains qu'on a voulu déshumaniser, mais qui sont malgré tout restés humains par leur résistance intérieure et pour certains par leur foi en l'homme.

On le sait, le calvaire commençait dans les trains. Les déportés étaient entassés dans des wagons à bestiaux, sans eau ni nourriture, sans aucune hygiène, sous les menaces constantes des coups et des insultes. A l'arrivée, c'était le tri des hommes, des femmes et des enfants, les cheveux rasés, le nom remplacé par un matricule. Puis, c'étaient les humiliations, les privations, les punitions, les pendaisons sommaires. Les rescapés nous ont dit que la mort flottait continuellement sur les camps. Rien à quoi s'accrocher, aucune certitude, aucune règle, qui aurait pu rassurer le cours du quotidien. Comme le dit Madame Frania Eisenbach Haverland, à la page 51 de son émouvant témoignage, « *notre vie bascula vers un monde étranger à toute humanité. Un monde dans lequel nous ne pouvions plus vivre simplement comme des êtres humains. Un monde qui répondait à des règles que nous ne connaissions pas et que les nazis s'appliquaient à changer au gré de leur fantaisie...* ».

Mais, de toute cette horreur, il y a un enseignement qu'il nous faut pourtant méditer, c'est que le mal qui a frappé n'est pas venu de bien loin, et surtout pas de peuples barbares ou non-civilisés. Ce mal est né en Europe, dans le continent qui prétendait porter le plus haut degré de civilisation, héritier des Lumières, et du pays par excellence de la philosophie et de la poésie, du pays de Kant et de Goethe. Les bourreaux étaient cultivés, ils aimaient la grande musique, la littérature, mais ils tuaient aussi sans pitié, sans remord, au nom d'une idéologie paradoxalement porteuse du modèle d'une humanité grandie et purifiée. C'est ce paradoxe qui a longtemps interrogé l'Europe : se demander comment une civilisation peut tomber à ce point dans l'erreur et la barbarie. Peut-être est-ce d'ailleurs parce qu'elle était parvenue à ce très haut niveau de rationalité, que l'Europe en est arrivée à une telle mécanisation du crime.

De cette horreur des camps est né le mot « génocide », pour qualifier toute extermination de masse planifiée. Bien sûr, il faut nommer les choses, mais il faut aussi donner du sens aux mots. Le génocide n'est pas un simple massacre ; on peut dire qu'un massacre est ignoble et révoltant, mais le génocide, c'est une logistique de l'extermination, c'est l'élimination systématique d'une population en fonction même de ses critères d'appartenance, exclusifs des autres, et donc excluants (d'où les tentations de pureté et de hiérarchie des races). Un concept juridique nouveau a été forgé depuis, celui de « crime contre l'humanité », contre cette humanité qu'il y a en chacun de nous et que nous devons préserver. Nous savons désormais, plus que jamais, que cette humanité n'est pas définitivement acquise, que nous pouvons en déchoir.

C'est dans cette filiation, qu'un tribunal spécial a été créé pour condamner les coupables, tribunal qui est devenu la « Cour Pénale Internationale ».

Le premier message que nous adressent les déportés, c'est de tout faire pour que rien de ce qui s'est produit ne soit oublié et pour que cela ne recommence plus : c'est le sens des commémorations ! Qu'il plaise à certains d'en douter, les commémorations ne sont pas là simplement pour évoquer le martyr, les peines et les douleurs ; elles n'auraient alors aucune valeur opérative. Commémorer, c'est surtout faire en sorte que les générations qui viennent puissent être investies du message des rescapés et le renouveler, lorsqu'ils ne seront plus là.

Et puis, c'est tout cela qui a permis de fonder le Conseil de l'Europe avec la Cour Européenne des Droits de l'Homme de Strasbourg. Rappelons, en ce jour, que l'Union Européenne ne s'est pas d'abord construite pour un marché unique, pour une monnaie commune, mais pour la paix et la solidarité entre les peuples, car ce dont rêvaient les déportés, au milieu de leurs souffrances, dans le cauchemar de leur quotidien, que nul d'entre nous, qui ne l'avons pas vécu, ne peut imaginer, c'était que, de cette désolation et dans l'enfer qu'ils ont connu, sorte victorieuse l'espérance d'une humanité meilleure, « quelque part, là-bas », dans ce lieu où nos enfants vivront ensemble et sans discrimination. C'est tout le sens que nous pourrions vouloir pour ce mot « *pitchipoï* », ce mot yiddish, que vous évoquez, Madame Eisenbach Haverland, à la page 93 de votre ouvrage ; ce mot que vous dites, pour tous les déportés, à la fois « *porteur d'espérance, mais aussi néfaste et chargé d'angoisse* », car

l'espérance naît toujours de ces peurs qu'il nous faut exorciser et surmonter. Peut-être alors « *Pitchipoï* » pourrait-il devenir, pour toute une humanité, ce « là-bas » où nous pourrions tous nous retrouver un jour, au-delà de nos peurs, dans une même fraternité. Ce serait le message d'espoir et le vœu que je formulerais pour les temps à venir. Et vous, les rescapés, les témoins de l'horreur, « tant que vous vivrez », vous serez une lampe dans les ténèbres de l'histoire, cette lampe qui ne peut rester sous le boisseau de l'oubli et qui devra précéder toute parole, fut-elle d'espoir.

Gardons en mémoire ce que nous disait le poète juif allemand Paul Celan : « Il y a encore des chants à chanter au-delà des hommes ».

Merci pour votre attention.

Nadège VERGNAUD

Proviseure Lycée Suzanne Valadon

En présence de Mme Frania HAVERLAND et de Mme Monique CHOLBI